

MUSÉES

COLLECTIONS PERMANENTES

CAHIER THÉMATIQUE I - LE DEVOIR, LES SAMEDI 4 ET DIMANCHE 5 MARS 2017



Pointe-à-Callière
Le musée fête ses 25 ans
Page 12



MBAM
Une collection qui s'enrichit sans cesse
Page 14



CENTRE CANADIEN D'ARCHITECTURE

Depuis sa création en 1989, le CCA a accueilli pas moins de 1500 chercheurs, dont 150 en résidence, venant de plus de 15 pays différents.

CENTRE CANADIEN D'ARCHITECTURE

Observatoire de notre monde

Alors que se tient jusqu'au 14 mai l'exposition *Et si on parlait de bonheur sur le chantier?*, Giovanna Borasi, conservatrice en chef du CCA, confie comment l'établissement ne cesse de mettre à contribution ses précieuses archives pour les maintenir vivantes.

ANTOINE HASBROUCK
Collaboration spéciale

Le terme de collection permanente est accueilli avec une certaine forme de défiance derrière les portes de la rue Baile, pour sa façon de sous-entendre une forme de finitude, comme l'explique la conservatrice: «*Ce qu'on appelle une collection permanente peut avoir un côté réducteur. Notre mission, qui est de faire de l'architecture une problématique publique, nous amène à établir des corpus de présentation qui sont avant tout*

établis par la recherche. C'est donc le travail des chercheurs sur nos archives qui va donner lieu à ces présentations ou expositions, et c'est dans ces objets donnés au public que se transfère l'idée originelle de l'architecte.»

Une orientation en marge de la démarche muséale classique présente dès la création du CCA, sous l'impulsion de Phyllis Lambert, que Giovanna Borasi veut poursuivre et développer.

La dernière exposition est ainsi un cas d'école de cette volonté du centre de tendre un miroir aux problématiques actuelles par la mise en exergue

«*Ainsi, l'architecture encapsulerait tous les questionnements d'une société et d'une époque, dépassant largement le cadre bâti?*»

Giovanna Borasi, conservatrice en chef du CCA

de travaux antérieurs. *Et si on parlait de bonheur sur le chantier?* est la présentation d'un rapport de l'architecte britannique Cedric Price datant des années 1970 ayant pour objet les conditions de travail sur les chantiers anglais. Responsabilité de l'architecte, bien-être et bonheur au travail, les questions soulevées par le rapport Price se posent encore aujourd'hui avec tout autant de

force: «*Nous posons ici la question de la responsabilité de l'architecte, jusqu'où va-t-elle? se demande Giovanna Borasi. Est-ce que, par exemple, on ne peut pas considérer les ouvriers d'un chantier comme étant aussi les clients de l'architecte?*»

Une lecture du monde

L'exposition consacrée au rapport Price n'est qu'un des innombrables prismes par les-

quels le CCA sonde et interroge des archives d'une richesse inégalée. Influences culturelles, environnement, aménagement du territoire, santé, la liste des thématiques abordées est si vaste qu'une question finit par se poser: tout serait-il architecture? Sourire de la conservatrice: «*Certains l'ont déjà dit. Mais je n'irai pas jusque-là. Pourtant, on ne peut pas non plus isoler l'architecture et la voir comme une discipline détachée de la réalité dans laquelle elle est créée. L'architecte produit toujours en étant dans la société.*» Ainsi, l'architecture encapsulerait tous les questionnements d'une société et d'une époque, dépassant largement le cadre bâti? C'est l'idée maîtresse que veut véhiculer le CCA, l'architecture comme clé d'une analyse globale: «*Quand on pense*

au CCA, on peut s'imaginer qu'il s'agit simplement des bâtiments, mais c'est beaucoup plus que ça. Pour nous, il s'agit d'une grille de lecture et, oui, il est possible de tout observer par l'intermédiaire de cette grille.»

À l'échelle mondiale

Pour générer cette lecture et pour faire vivre ses archives, le CCA doit donc attirer les chercheurs, une attractivité que l'institution a su développer en devenant l'une des références internationales. Depuis sa création en 1989, le CCA a en effet accueilli pas moins de 1500 chercheurs, dont 150 en résidence, venant de plus de 15 pays différents, d'Europe, d'Amérique (du Nord et du Sud), d'Asie, d'Afrique et d'Australie. Outre des struc-

VOIR PAGE 13 : CCA



TERESA MARGOLLES

VANESA, TRAVAILLEUSE DU SEXE TRANSGENRE, POSE SUR LES RUINES DE LA PISTE DE DANSE DU «*NIGHTCLUB IRMA'S*» QUI SE TROUVAIT RUE SANTOS DEGOLLADO, À CIUDAD JUÁREZ, MEXIQUE.

Les installations, sculptures, photographies et performances de Teresa Margolles sont le résultat d'une réflexion humaniste et artistique sur les conflits sociaux, les tragédies personnelles et la marginalisation.

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL Québec

185, rue Sainte-Catherine Ouest Montréal (Québec) H2X 3X5 Canada Métro Place-des-Arts macm.org

MAC

MUNDOS 2017 02 16
2017 05 14

Avec le soutien de Phyllis Lambert, Lillian Hauser, Sarah McCutcheon Greiche et Erin Slater Battat



MUSÉES

PATRIMOINE

Les 25 ans du musée Pointe-à-Callière

CLAUDE LAFLEUR
Collaboration spéciale

« Une chance que, dans les années 1940-1950, le Vieux-Montréal a été abandonné, lance Francine Lelièvre, directrice générale et fondatrice du musée Pointe-à-Callière, puisqu'il a ainsi échappé au pic des démolisseurs! »

À cette époque, relate-t-elle, on n'avait aucune conscience des bâtiments patrimoniaux. Ce n'est que dans les années 1970 que le ministère de la Culture du Québec a classé le Vieux-Montréal comme site historique, le protégeant par la même occasion.

Et c'est de la sorte que s'est amorcée l'aventure du musée Pointe-à-Callière.

« Montréal a le grand privilège d'être la seule ville en Amérique qui connaît son lieu de fondation, déclare M^{me} Lelièvre. On a donc repéré notre lieu de naissance, ce qu'aucune ville en Amérique n'a trouvé! »

Madame musée

Francine Lelièvre pourrait bien être la plus grande passionnée de musée au monde. Elle évolue dans cet univers depuis 1973 et compte un nombre impressionnant de réalisations.

Elle a entre autres été la directrice de la mise en valeur de 26 lieux historiques à Parcs Canada. « C'a été le bonheur total de pouvoir développer des lieux historiques », déclare-t-elle. Elle a aussi fait partie de l'équipe fondatrice du Musée de la civilisation de Québec, en plus d'être associée à la naissance de dizaines d'institutions muséales au

Québec et à l'étranger.

« J'ai toujours travaillé en développement, remettant la clé une fois le projet complété », dit-elle. D'ailleurs, dans les années 1980, elle a été engagée pour un mandat de deux ans seulement pour diriger la construction du musée Pointe-à-Callière. Mais après l'ouverture de celui-ci, en 1992, la Ville de Montréal lui a demandé de demeurer en fonction encore six mois. « Et voilà que, 25 ans plus tard, je suis toujours là, note-t-elle. Je suis une femme fidèle, voyez-vous! »

Le legs du 350^e

En 1984-1985, raconte-t-elle, on a effectué des fouilles archéologiques aux abords de la rue de la Commune, ce qui a mené à la découverte de la place du Marché à la place Royale. « C'est comme cela qu'on a découvert des vestiges majeurs concernant les origines de Montréal », rapporte Francine Lelièvre.

Jean Doré, alors maire de Montréal et voyant venir le 350^e anniversaire de sa ville, voulait par conséquent laisser un legs en mettant en valeur les vestiges de la place Royale. « C'est lui le porteur de ballon du projet », rappelle M^{me} Lelièvre, rendant hommage à l'ancien maire décédé en 2015.

« Lorsqu'on m'a demandé de réaliser une étude de faisabilité, poursuit-elle, j'ai proposé d'ajouter la construction d'un bâtiment qui protégerait les vestiges du site de la Pointe-à-Callière. »

En effet, en 1989, de nouvelles fouilles avaient révélé sur ce site la présence du premier cimetière de Montréal



MAQUETTE DE MOMENT FACTORY

Le 17 mai 2017, le musée dévoilera le Collecteur de mémoires aménagé dans le premier égout collecteur construit en Amérique du Nord.

(1643-1654). « Cela nous a permis de certifier qu'on était vraiment sur le lieu de fondation de Montréal », précise M^{me} Lelièvre. En conséquence, elle a proposé un ensemble de trois pavillons: le pavillon principal — le musée qu'on connaît aujourd'hui en forme d'éperon —, la mise en valeur de la place Royale et de l'édifice de la première douane, situé juste au nord de l'Eperon. « Voilà le legs original du 350^e anniversaire », résume-t-elle.

Dans les égouts de Montréal

D'autre part, en 1989, la Ville de Montréal a cessé d'utiliser l'égout collecteur construit 150 ans plus tôt et qui longe en souterrain la

place D'Youville. Cela a donné l'idée à M^{me} Lelièvre — pour le moins original — de se servir de celui-ci pour relier les pavillons de son musée. « Lorsque j'ai visité cet égout collecteur, l'idée m'est venue: pourquoi ne pas donner accès à ce trésor aux visiteurs? se rappelle-t-elle. Rien de tel n'existe ailleurs en Amérique. »

Par la suite, le Musée a ajouté à ses pavillons la station de pompage du collecteur — un bâtiment de l'ère industrielle de Montréal dont il ne reste guère de trace — puis la Maison-des-Marins.

« Puis, à partir de 1993, raconte M^{me} Lelièvre, nous nous sommes mis à rechercher un bâtiment qui n'aurait pas de cave, où donc le sol n'aurait

pas été creusé et où on serait susceptible de trouver des traces du Régime français. »

Dans les faits, l'équipe de Pointe-à-Callière rêvait de repérer le fort construit par les premiers habitants de Montréal. « Normalement, s'est-on dit, le fort devrait se trouver à l'ouest du musée, indique M^{me} Lelièvre. J'espérais donc repérer un lieu qui, si on était extrêmement chanceux, aurait été conservé intact depuis le Régime français... Et on a été chanceux! »

Il s'agit d'un vieil entrepôt d'équipements de réparation de bateaux, abandonné depuis des décennies: le 214, place D'Youville. Celui-ci est devenu le plus récent pavillon du musée — les vestiges du fort de

Ville-Marie — et qui sera inauguré en mai.

La prochaine étape

Francine Lelièvre rêve maintenant du jour, pas si lointain, dit-elle, où son musée s'étendra jusqu'à la rue McGill!

En effet, le fameux égout collecteur mène jusqu'au majestueux édifice des Douanes, situé à l'extrémité ouest de la place D'Youville. Ce faisant, il passe sous le site de l'ancien Parlement canadien, détruit par le feu en 1849 et aujourd'hui un banal stationnement.

Il s'agissait auparavant du site du marché Sainte-Anne — à l'image du marché Bonsecours —, un édifice qui a par la suite été converti en Parlement lorsque s'est conclu l'Acte d'Union entre le Haut et le Bas-Canada.

« Depuis 2009, on a mené trois séries de fouilles et on en fera une énorme cette année, indique Francine Lelièvre. On a déjà sorti 50 000 objets et il y en a sûrement encore autant: de la vaisselle, des objets de toute sorte et quelques documents. »

Son projet, son rêve, est à présent de mettre en valeur le marché Sainte-Anne-Parlement du Canada en construisant un pavillon semblable à celui de Pointe-à-Callière. Par le fait même, on ouvrirait l'égout collecteur sur ses 400 mètres pour se rendre jusqu'à la rue McGill!

« Tout n'est pas ficelé, indique Francine Lelièvre, mais ça chemine bien. Ça va se faire, mais quand? Je ne le sais pas... Disons simplement que c'est un rêve qui peut très bien se réaliser à court terme. »

Voilà qui serait un bel aboutissement pour cette Québécoise d'exception.

MUSÉE CANADIEN DE L'HISTOIRE
CANADIAN MUSEUM OF HISTORY

ENTREZ DANS VOTRE HISTOIRE

SALLE DE L'HISTOIRE CANADIENNE

15 000 ANS D'HISTOIRE VOUS SERONT BIEN TÔT RÉVÉLÉS

Dès le 1^{er} juillet, visitez la salle de l'Histoire canadienne, notre nouvelle exposition emblématique, où des témoins du passé livrent un récit à l'image du territoire, immense et contrasté.

salledelhistoire.ca

CANADA 150 Canada

« INCROYABLE »
Naomi Klein

« APRÈS AVOIR LU CE LIVRE, J'ÉTAIS REMPLI D'UN DOUTE TERRIBLE »
Jacques Cartier

« INACCEPTABLE »
Visiteur anonyme de l'exposition

VOUS NE REGARDEREZ PLUS JAMAIS AUCUN PAYS DE LA MÊME MANIÈRE

Le cas du Canada n'est qu'un exemple parmi d'autres des contradictions frappantes entre une vision idéalisée de la nature et une réalité qui s'avère complexe et troublante.

Avec textes et contributions de :
Taiaiake Alfred, Brian Brennan, Dean Bavington, David R. Boyd, David Cayley, Douglas Coupland, Elizabeth R. DeSombre, Caroline Desbiens, Emily Eaton, David Gray-Donald, Marianne Nicolson, Andrew Nikiforuk, Margo Pfeiff, Christopher Pollon, John Ralston Saul, Ed Struzik, David Suzuki, Martha Troian, Charles Wilkins, Terri-Lynn Williams-Davidson, Chris Windeyer, et Graeme Wynn.

Sous la direction de :
Lev Bratishenko et Mirko Zardini.
Publié par le Centre Canadien d'Architecture et Jap Sam Books.

CCA
Centre Canadien d'Architecture
Canadian Centre for Architecture
cca.ca

MUSÉES

POINTE-À-CALLIÈRE

Visite au centre de la ville

CLAUDE LAFLEUR

Collaboration spéciale

Qui ne connaît pas le musée Pointe-à-Callière? Qui ne l'a pas visité... au moins une fois?

«Il va falloir que vous reveniez nous visiter puisque nous avons renouvelé une bonne partie de nos expositions permanentes et nous ouvrirons un nouveau pavillon en mai», rétorque Anne Elisabeth Thibault, directrice expositions-collections de Pointe-à-Callière.

Ce musée a ceci de particulier qu'il est situé précisément au lieu où se sont installés ses premiers occupants. Montréal serait la seule ville en Amérique du Nord — et l'une des rares au monde — où l'on sait exactement où vivaient ses premiers habitants.

Et c'est par ses soubassements et les souterrains adjacents que Pointe-à-Callière nous invite à marcher sur les traces des premiers habitants. Dans quelques semaines, nous annonce M^{me} Thibault, nous aurons même l'occasion de marcher juste au-dessus des pas des fondateurs de la ville, Paul Chomedey de Maisonneuve et de Jeanne Mance. En effet, le nouveau pavillon qui sera bientôt inauguré recouvre les vestiges du fort de Ville-Marie, qui deviendra plus tard Montréal.

«Notre objectif, c'est toujours de faire parler ces vestiges et notre approche, c'est l'humain, donc de faire parler les hommes et les femmes qui ont construit Montréal»

d'utiliser les approches les plus novatrices en matière de multimédia, ce qui en fait un leader mondial en la matière.

Ainsi, la visite des expositions permanentes s'amorce dans une salle multimédia qui surplombe des vestiges archéologiques intégrés au spectacle. On se dirige ensuite vers le sous-sol, pour visiter l'ensemble des vestiges qui constituent l'exposition permanente.

«Pointe-à-Callière présente l'histoire de Montréal à partir de son site de fondation, explique Anne Elisabeth Thibault, donc à partir des vestiges archéologiques que nous avons trouvés. Notre objectif, c'est toujours de faire parler ces vestiges et notre approche, c'est l'humain, donc de faire parler les hommes et les femmes qui ont construit Montréal.»

Parmi les plus récentes innovations, explique la directrice expositions-collections, le musée recourt au multimédia pour nous faire vivre une expérience immersive. «Lorsqu'on se dirige vers le Carré des vestiges — situé sous la place Royale —, on traverse une projection vidéo avec narration et jeux de lumière afin de présenter aux visiteurs les personnages qui constituent l'histoire de Montréal.» Le nouveau système d'éclairage permet notamment de mieux visualiser la succession des différents emplacements.

Désormais, le musée accorde une place im-



Le renouvellement du système d'éclairage permet de mieux visualiser la succession des différents emplacements de l'exposition permanente.

portante au traité de la Grande Paix conclu en 1701 entre les colons de Montréal et les autochtones et qui marque un tournant dans les débuts de Montréal.

«On sait que la Grande Paix de Montréal, mise en avant par Louis-Hector de Callière, a eu lieu sur le site actuel du Vieux-Montréal, indique Anne Elisabeth Thibault. Ça a été un très, très grand événement continental puisque cette paix a ensuite permis de procéder au développement commercial de Montréal. C'est ce qui a fait que Montréal est devenue ce qu'elle est aujourd'hui.»

Vers le fort de Ville-Marie par les égouts

Chose inusitée, la visite du sous-sol du musée nous amène à parcourir le premier égout collecteur érigé en Amérique du Nord. Construit entre 1832 et 1838, ce majestueux conduit en pierre est demeuré en service jusqu'en 1989. Il s'agit d'un magnifique ouvrage d'ingénierie civile, comme le décrit M^{me} Thibault.

Lors des visites précédentes du musée, on pouvait parcourir une dizaine de mètres de cet égout, qui en fait en réalité 400, s'étendant jusqu'à la rue McGill. Mais voilà qu'on en parcourra désormais 110 mètres afin de parvenir jusqu'aux vestiges du fort de Ville-Marie.

«Pour accéder au fort, les visiteurs passeront à travers un artefact qui fait 100 mètres de long: le premier égout collecteur de Montréal, explique fièrement M^{me} Thibault. C'est un artefact unique à Montréal et dans lequel on vous fait vivre une expérience multimédia complète, avec projections, sons et lumières. Vous verrez, c'est un très, très bel endroit», promet-elle.

Ce passage nous mène jusqu'aux vestiges du fort de Ville-Marie, situé sous un petit immeuble à l'ouest du musée. Il s'agit du premier fort bâti par Maisonneuve et Jeanne Mance en 1742 et qu'on vient de mettre au jour.

«Les archéologues savaient depuis au moins vingt ans qu'on était sur le site de ce fort, rapporte M^{me} Thibault. Mais on ignorait son emplacement précis.»

Il y a une dizaine d'années, Pointe-à-Callière a eu accès à un petit atelier pour bateaux, désaffecté depuis des décennies. En partenariat avec l'Université de Montréal, des fouilles y ont été menées. «On y a enfin découvert les traces du

fort de Ville-Marie, relève M^{me} Thibault. Ça été incroyable! On a même été capables de modéliser le fort et de voir le terrain qu'il couvrait.»

«Nous n'avons pas repéré tout le fort, poursuit-elle, puisqu'il était très vaste, mais nous en avons une portion. Dans nos fouilles, nous avons aussi découvert des vestiges plus récents, ce qui nous permet de suivre l'évolution du site dans le temps, de voir que les résidents ont par la suite construit un puits, une forge, etc. Nous mettons donc en valeur des vestiges de plusieurs périodes.»

Le 17 mai prochain — date qui correspond au 375^e anniversaire de fondation de Montréal —, Pointe-à-Callière célébrera ses 25 ans d'existence. Pour souligner ce double anniversaire, le musée s'offre en cadeau... en nous donnant accès gratuitement à toutes ses expositions pendant un mois, du 19 mai au 20 juin. «C'est un cadeau que nous nous faisons et que nous faisons aux Montréalais», confirme Anne Elisabeth Thibault.

CCA

SUITE DE LA PAGE 11

des structures qui feraient pâlir d'envie les chercheurs de nombreuses autres disciplines, le CCA offre surtout l'accès à son trésor premier: 60 000 photos, 40 000 dessins et estampes et les archives de plus de 190 architectes. Voilà la principale clé du succès de l'institution montréalaise, qui s'est toujours fixé comme objectif d'être un organisme à diffusion mondiale. Justement, pour assurer sa présence dans de nouveaux pays, le CCA compte surtout sur sa politique expansionniste de publication. Les livres publiés par le CCA (désormais en français, en anglais, en portugais et en espagnol) ne sont d'ailleurs plus uniquement le catalogue des expositions, mais aussi directement le résultat des travaux de recherche produits entre ses murs. Et s'il faut chercher une quelconque permanence au Centre canadien d'architecture, elle se trouve sans doute dans les rayons de la librairie qui contient l'ensemble de ces ouvrages, véritables sommes du savoir, de l'analyse et de la pensée extraits des fameuses archives.

Les questions de demain

Pour enrichir ce fonds chaque année un peu plus, le CCA laisse maintenant parler sa réputation bien assise. Les grands noms de la discipline, comme récemment le Portugais Alvaro Siza ou le Japonais Shōei Yoh, font honneur au centre en lui offrant leurs archives, certains que leurs travaux seront étudiés et interprétés. Mais l'acquisition de cette matière première ne se fait pas sans un sens extraordinaire de l'anticipation, une vision de ce que seront les thèmes et les questionnements architecturaux du futur: «Pour rester centraux dans le secteur de la recherche, nous devons acquérir des fonds couvrant les problématiques des dix prochaines années, explique Giovanna Borasi. Il faut faire preuve d'intuition, mais nous pouvons aussi compter sur la présence quotidienne des étudiants et des chercheurs pour avoir une fenêtre sur l'avenir.»

Et l'avenir des archives est aussi, évidemment, numérique. Une mutation colossale qui agite le monde de la muséographie et impose des changements considérables. Entre des formats déjà abandonnés aujourd'hui, qu'il faut pourtant pouvoir techniquement proposer à la consultation, et la multiplication des fichiers rendue possible par les capacités propres à l'outil numérique, les défis qui attendent le CCA se mesurent en téraoctets. Pour rester en pointe dans son domaine, le CCA s'est d'ailleurs déjà attribué les services d'un archiviste numérique, un atout encore très rare dans le milieu. Une compétence de plus pour anticiper l'avenir de l'architecture et pour s'assurer que la multiplication des questionnements soit la véritable permanence entre les murs du CCA.



GSM PROJECT

Illustration du fort de Ville-Marie

Ce cahier thématique a été produit par l'équipe des publications spéciales du *Devoir* grâce au soutien des annonceurs qui y figurent. Ces derniers n'ont cependant pas de droit de regard sur les textes. Pour toute demande d'information quant au contenu de ce cahier, vous pouvez contacter par courriel Loïc Hamon, directeur des publications spéciales, à lhamon@ledevoir.com. Pour vos projets de cahiers ou toute autre information au sujet de la publicité, vous pouvez contacter Mark Drouin, vice-président des ventes publicitaires, à l'adresse courriel mark.drouin@ledevoir.com.

Programmation officielle

Wive 375

Québec
Montréal

MUSEE McCORD

Mode Expo

du 17 mars au 1^{er} octobre 2017

MODE DESIGN
LOEWS
LA PRESSE
MONTREAL GAZETTE
figues
LA VITRINE
CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL
Montréal
Culture et Communications Québec

MUSÉES



Le Cabinet de curiosités évoque le salon des collectionneurs.

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

Une collection qui s'enrichit sans cesse

MARTINE LETARTE
Collaboration spéciale

Après avoir reçu plus d'une centaine de tableaux du couple de mécènes Michal et Renata Hornstein, dont sa collection de 77 œuvres de maîtres anciens en 2012, le Musée des beaux-arts de Montréal (MBAM) a dû construire un nouvel édifice pour les exposer. C'est le Pavillon pour la Paix Michal et Renata Hornstein. Inauguré en novembre, il présente quatre étages d'exposition permanente, dans laquelle on a également intégré des pièces contemporaines, pour un total de 750 œuvres. On peut y admirer les plus grands noms de la peinture, de Rembrandt à Picasso en passant par Basquiat.

«La donation de Michal et Renata Hornstein au MBAM est la plus importante du genre dans l'histoire du Canada», affirme Hilliard Goldfarb, conservateur senior, Collections, et conservateur des maîtres anciens, au MBAM.

La collection couvre plusieurs siècles, de la Renaissance à l'avènement de l'art moderne. Elle se distingue particulièrement par plusieurs peintures hollandaises et flamandes de l'Âge d'or (XVII^e siècle).

Comme le couple de mécènes passionné d'art n'a pas donné de restrictions à l'institution muséale, il a été possible d'intégrer ces œuvres avec d'autres de la collection permanente.

Par exemple, la donation comprend l'œuvre de Lievens *Vieux savant dans son cabinet*. Le MBAM a donc choisi de l'accrocher aux côtés du Rembrandt *Portrait de jeune femme* (Magdalena van Loo?) qu'il avait déjà dans sa collection.

«Les deux peintres ont deux ans de différence, ils sont originaires de la même ville dans les Pays-Bas, ils ont étudié à Amsterdam avec le même maître, ils ont travaillé en proche collaboration pendant plusieurs années et plusieurs pensent qu'ils auraient même partagé un studio», indique Hilliard Goldfarb. *Leurs styles sont devenus très semblables à cette époque.*

Du côté de la grande tradition flamande de représentation de paysages, on trouve notamment le tableau *Grand paysage de montagne avec voyageurs et mendiants* (vers 1620) de Joos de Momper le Jeune et Jan Bruegel le Vieux dit de Velours. Imposante, cette toile s'étend sur plus de deux mètres de large.

Le célèbre tableau de Waldmüller confisqué par les nazis

Ceux qui ont regardé le documentaire *L'héritier*, ou vu le passage de sa réalisatrice Edith Jorisch à *Tout le monde en parle* à l'automne, seront heureux de pouvoir apercevoir dans ce pavillon l'œuvre de Waldmüller *Enfants rentrant de l'école*. Ce tableau appartenait à la famille de Georges Jorisch et il aurait dû lui revenir, avec deux autres tableaux de Klimt. Or, ces œuvres avaient été confisquées par les nazis. Georges Jorisch, Autrichien d'origine installé à Montréal depuis 1957, s'est démené pendant de nombreuses années pour récupérer ces tableaux. Et, il a réussi. C'est cette quête que sa petite-fille, Edith, a racontée dans *L'héritier*.

Georges Jorisch est décédé en 2012 et ce tableau de Waldmüller a été offert au MBAM

en guise de reconnaissance pour l'hospitalité que lui a offerte la ville de Montréal.

Intégration d'œuvres contemporaines

Les dons de Michal et Renata Hornstein comprennent également des œuvres plus modernes, comme *Au théâtre: femme assise au balcon* (vers 1877-1880) de Degas. Puis, l'ouverture d'esprit des mécènes permettait aussi de présenter de l'art contemporain aux côtés des œuvres de leur donation.

«La vision de Nathalie Bondil [directrice générale et conservatrice en chef du MBAM] était vraiment de créer un concept de galeries afin d'intégrer le contemporain et les maîtres anciens», explique Hilliard Goldfarb.

On a choisi par exemple d'exposer deux œuvres de Picasso: *Étreinte* et *Tête d'un mousquetaire* (le cardinal de Richelieu?).

Le MBAM présente également deux œuvres de Jean-Michel Basquiat, superstar de la peinture new-yorkaise, décédé d'une surdose à 27 ans. On peut voir *Marine* (1983) et *Un comité d'experts* (1982).

Pour l'inauguration du Pavillon qui s'inscrit dans le cadre des fêtes du 375^e anniversaire de Montréal et du 150^e de la Confédération canadienne, le MBAM a également pu bénéficier de prêts de collectionneurs montréalais, canadiens et internationaux.

C'est ainsi qu'on peut admirer en ce moment l'œuvre de Mark Rothko *Sans titre* (Rouge sur rouge) réalisée en 1969.

Le très célèbre Andy Warhol est également présent grâce au prêt de *Campbell's*

Chicken Noodle Soup Box, une œuvre créée en 1986.

Vivre plusieurs expériences

Le MBAM souhaitait que les visiteurs de la collection permanente du Pavillon pour la Paix Michal et Renata Hornstein vivent différentes expériences.

D'où l'intérêt par exemple d'avoir créé le Cabinet de curiosités, où les visiteurs peuvent prendre le temps de s'asseoir pour observer les œuvres dans cet espace qui évoque le salon des collectionneurs. Ou encore, d'avoir osé l'atmosphère nocturne grâce à des projections pour l'époque romantique.

«On trouve plusieurs atmosphères, beaucoup de textes qui permettent de comprendre le contexte des œuvres, des écouteurs pour entendre de la musique: la sensibilité artistique des visiteurs peut être touchée de différentes façons, tout dépendant de l'état dans lequel ils visitent le musée ce jour-là, et c'était très important pour nous», affirme Hilliard Goldfarb.

Même si elle se dit permanente, la collection internationale évolue.

«Nous continuons constamment de faire des acquisitions pour permettre à la collection de continuer de croître», ajoute M. Goldfarb.

Le Pavillon pour la Paix Michal et Renata Hornstein compte 5000 mètres carrés. Grâce à deux agrandissements en cinq ans, la superficie totale du MBAM a augmenté de 30% pour atteindre 53 000 mètres carrés et sa fréquentation a doublé. En 2016, il a accueilli plus d'un million de visiteurs et compte plus de 100 000 membres.

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

Faire (re)vivre la collection

Le Musée d'art contemporain (MAC) manque d'espace sur ses murs depuis longtemps déjà pour exposer les quelque 7600 œuvres qui composent sa collection. C'est pour les présenter «de façon permanente et impermanente à la fois», explique sa conservatrice, que le Musée propose le nouveau concept *Tableau(x) d'une exposition*, baptisé avec l'accrochage de *Car le temps est la plus longue distance entre deux endroits*.

CATHERINE GIROUARD
Collaboration spéciale

À l'entrée de la salle, un tableau noir, effacé et sale. Une photographie qui peut paraître banale à première vue. Mais avant qu'on la disperse, cette poussière de craie traçait la formule mathématique du trou noir.

C'est grâce à sa nouvelle série de projets *Tableau(x) d'une exposition* que la conservatrice de la

Collection, Marie-Eve Beaupré, a pu ressortir cette œuvre de 2005 de Nicolas Baier. «La collection est vaste, fait-elle valoir. Ce cycle d'expositions évolutives nous permet de présenter des rotations d'œuvres sous forme d'expositions thématiques, ou encore de duo d'artistes. On souhaite montrer la collection dans toute sa diversité et la mettre en dialogues avec nos programmations temporaires et nos nouvelles acquisitions. On veut que les visiteurs aient toujours le goût de s'infiltrer dans les salles pour voir ce qu'ils peuvent y découvrir de nouveau.»

Après cet arrêt devant la formule disparue du trou noir — sorte de clin d'œil à l'anti-temps —, on découvre une vingtaine d'œuvres qui expriment le besoin de définir notre rapport avec le temps et l'espace. «C'est la lecture de la pièce de théâtre *La ménagerie de verre*, de Tennessee Williams, qui m'a inspiré le thème de cette exposition», raconte M^{me} Beaupré en pénétrant dans la salle blanche à l'éclairage tamisé. Dans cette pièce écrite en 1944 et mise en scène l'an dernier à Montréal, les personnages sont confrontés au caractère irréversible du temps. Le titre de l'exposition est une citation tirée de la pièce. «On doit voir cette exposition comme une

sorte de nuancier présentant diverses conceptions du temps, qu'il soit linéaire, cyclique ou réseautique», continue la conservatrice.

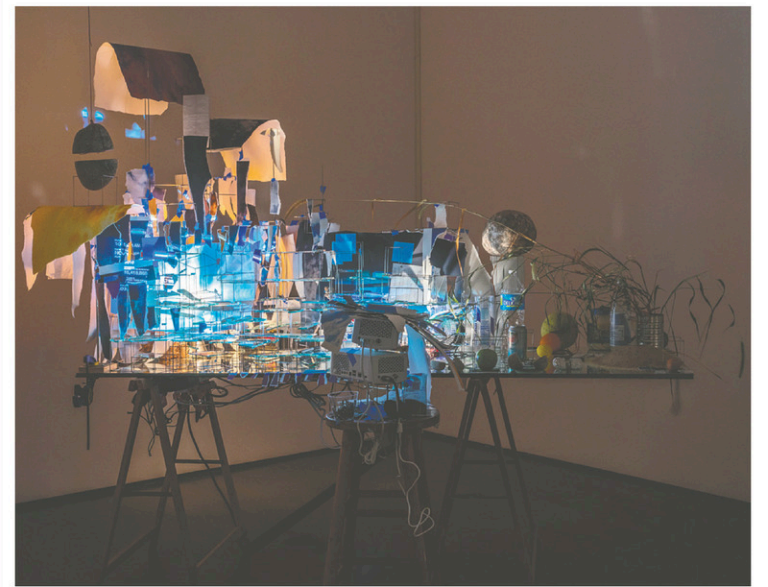
En parcourant la salle des yeux, on remarque la forme de la spirale qui revient à plusieurs reprises: la sculpture de plexiglas de Françoise Sullivan, qui renvoie à la structure de l'ADN, deux photographies de Bill Vazan sur lesquelles on voit des spirales tracées dans la neige et le sable, une immense toile de Paterson Ewen représentant les traces d'étoiles gravitant autour de la Polaire dans la voûte céleste... «La spirale est un des motifs qui expriment de manière la plus synthétique la conception d'un temps, d'un infini ou d'un espace-temps», explique la conservatrice.

Au milieu de la salle, une œuvre d'Eric Cameron intitulée *Alarm Clock*. Une forme blanche et lisse qui ressemble à un coquillage. On se trouve en fait devant un réveille-

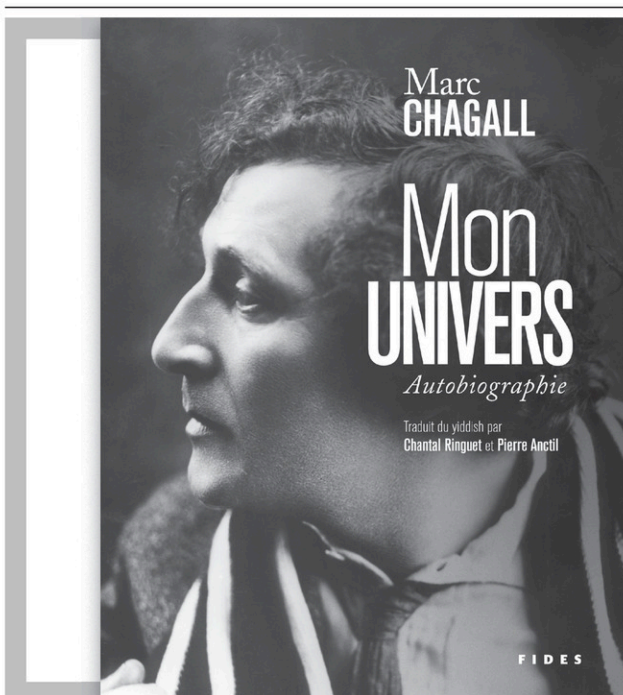
matin sur lequel ont été peintes 3295 demi-couches de peintures durant 15 ans. Tout près de cette sculpture du temps figé, la grande œuvre de la vie de Roman Opalka, qui s'est échiné à peindre sur toile l'énumération des chiffres de 1 à l'infini. «Son œuvre se termine avec sa mort», raconte M^{me} Beaupré.

Des œuvres québécoises, canadiennes et internationales, anciennes et récentes, tirées de la Collection ou nouvellement acquises cohabitent et s'interpellent dans ce premier projet *Tableau(x) d'une exposition*. Si les visiteurs sont invités à «prendre le temps» de réfléchir et se faire leur propre interprétation des œuvres, un fascicule est mis à leur disposition pour

VOIR PAGE I 6: MAC

Sarah Sze, *Measuring Stick*, 2015

RICHARD-MAX TREMBLAY



L'autobiographie de Marc Chagall

Mon univers

Traduction de Chantal Ringuet et Pierre Ancill

144 pages • 24,95 \$



groupefides.com FIDES

25 ANS

MARIE VERMETTE inc.
Fleurs, plantes et objets choisis

801, av. Laurier Est, Montréal
Livraison
1 877 272-2226 514 272-2225
www.marievermette.com

MUSÉES

MUSÉE McCORD

Une parure pour se dire

NADIA KOROMYSLOVA
Collaboration spéciale

Le Musée McCord abrite l'une des plus importantes collections d'objets des Premières Nations en Amérique du Nord, avec plus de 1 400 000 artefacts. C'est dans cette riche collection qu'a puisé l'exposition permanente *Porter son identité*, qui met à l'avant-scène la diversité vestimentaire des Premières Nations, Inuits et Métis. Composée d'une centaine de pièces datant du XIX^e siècle et du début du XX^e, l'exposition présente une partie de cette diversité et ses évolutions sous l'influence européenne. Chez les autochtones, le vêtement foisonne d'informations : le style, l'ornement et les broderies permettent de dire l'origine géographique, le sexe, l'âge et le statut social de celui ou celle qui le porte.

Mille façons

Les techniques de fabrication ont une bonne place dans *Porter son identité*, qui présente plusieurs outils traditionnels. Ces manières de faire sont uniques à chaque communauté, et constituent un précieux héritage culturel, détenu principalement par les femmes. Elles répondent aux contraintes géographiques dans lesquelles chaque peuple évolue, mais aussi à ses croyances propres.

Le mocassin est probablement une des pièces d'habillement les plus fascinantes à cet égard. « C'est un objet partagé par tous les groupes autochtones. Ce qui est extraordinaire, c'est qu'en regardant les mocassins on pouvait savoir de quelle communauté la personne venait, simplement en regardant les pieds », explique Guislaine Lemay, commissaire de l'exposition. Chez les Innus, le mocassin est confectionné par une technique de pincement fin, qui permet de modeler le cuir autour des orteils, avec une langue ornée de fleurs. Les mocassins iroquois sont richement décorés de perlage tridimensionnel, lié à la cosmologie iroquoise, qui considère les plantes et les fleurs comme un cadeau du créateur. Chez les Inuits, la chaussure est faite avec de la

peau de phoque, imperméable et sans broderies puisque sans coutures. Toute la chaussure est faite en plissements, et l'ornementation est réalisée à l'aide d'empiecements de peaux.

Le Musée McCord a tenu à concevoir l'exposition en étroite collaboration avec un comité de cinq femmes autochtones. « Je me suis beaucoup appuyée sur leur savoir, sur le message qui leur importait », affirme la commissaire. De cette collaboration est ressorti le besoin de ne pas séparer le vêtement du contexte culturel et spirituel. Le tatouage, perçage, les labrets et l'arrangement des cheveux font intégralement partie de l'identité culturelle. L'exposition ne se limite donc pas aux vêtements, et prend le soin d'expliquer la signification de chaque pièce selon leur peuple d'origine.

Raccorder le décou

Si l'épisode de la Loi sur les Indiens de 1876 — avec les réserves et les écoles résidentielles qui l'ont accompagnée — commence à être connu, peu savent que le vêtement a été un des objets centraux de la violence de la colonisation. L'exposition *Porter son identité* est construite à partir de ces deux points de départ : le vêtement est un outil d'affirmation identitaire essentiel chez les peuples autochtones, et c'est pour cette raison qu'il a été autant réprimé. « Comme on voulait les assimiler, on voulait qu'ils deviennent comme tout le monde. Donc il ne fallait absolument pas qu'ils affichent leur identité distincte à travers le vêtement », explique Guislaine Lemay.

La Loi sur les Indiens interdisait entre autres aux autochtones de porter leurs habits traditionnels en dehors de la réserve, sous peine d'emprisonnement. Et la première violence des écoles résidentielles fut de dépouiller les enfants autochtones de leurs habits, confectionnés avec soin par leur famille, puis de couper leurs cheveux.

Longtemps réprimé, méprisé, l'habillement joue désormais un grand rôle dans la revitalisation de l'identité autochtone. L'exposition est enrichie de vidéos de témoignages livrés par des personnalités de diverses communautés autochtones. Dans l'une d'entre elles, Nakuset, directrice d'un foyer pour femmes autochtones à Montréal, raconte que, ayant été adoptée et coupée de ses racines, revêtir les habits traditionnels a été un moyen pour elle de « redevenir autochtone ».

Réappropriation

Loin d'enfermer l'habillement autochtone dans un passé immuable, *Porter son identité* montre comment la tradition se nourrit toujours de métissage, d'emprunts et d'adaptations. Avec l'arrivée des Européens, de nouvelles matières deviennent disponibles, et les femmes autochtones n'hésiteront pas à les incorporer dans leur confection. La perle de verre, par exemple, prend rapidement une place prépondérante jusqu'à devenir un élément emblématique de l'habit autochtone. Les fils de broderie, les rubans de soie et le lainage qui va progressivement remplacer la peau sont des éléments qui vont passer des Européens aux autochtones. « Ils réinterprètent ces matières selon leur culture », commente Guislaine Lemay. Le contact avec les vêtements européens va aussi modifier le style des habits : la jupe européenne, le manteau ou la chemise seront adoptés par les Premiers



Jambières d'homme eeyou, 1850-1865

MUSÉE McCORD

Peuples, mais toujours réintégré à leur façon.

Un manteau de chef fait à partir d'une couverture de la Compagnie de la Baie d'Hudson illustre parfaitement cette dynamique de réappropriation. Ces couvertures de laine, obtenues par la traite des fourrures, deviennent des objets de prestige. Rapidement, les autochtones en font des manteaux, décorés de perles et de broderies.

Si l'habillement autochtone a longtemps été objet de fascination pour les Blancs, il a aussi été victime de dépossession (pour les offrir aux familles royales

d'Europe, par exemple) et de travestissement. L'exposition nous rappelle ainsi cette époque pas si lointaine (années 1920-1930) où des autochtones ont dû, par stratégie de survie, se déguiser en « Indiens » pour travailler dans les foires et les *medicine shows*. Sur une photo, on voit une jeune femme iroquoise, travaillant pour un de ces spectacles, vêtue d'une robe de peau à franges typique des peuples des Plaines. Néanmoins, son sac est brodé dans un style typiquement iroquois. Une façon de ne jamais totalement oublier son identité.



Amauti de jeune fille aivilingmiut, 1925-1935

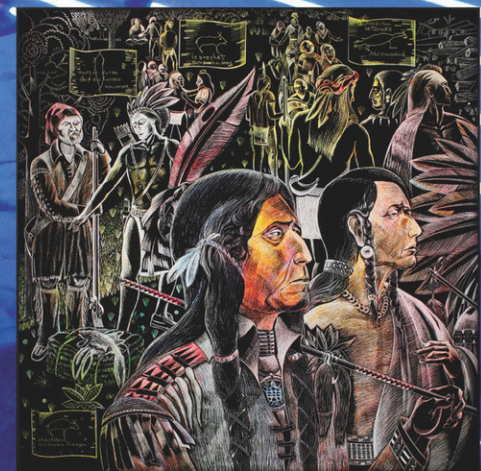
MUSÉE McCORD

POINTE-À-CALLIÈRE

LAISSEZ-VOUS
TRANSPORTER PAR
L'HISTOIRE

Sac à bandoulière anishinaabe, 1900-1919

MUSÉE McCORD



POINTE-À-CALLIÈRE
Cité d'archéologie et
d'histoire de Montréal
pacmusee.qc.ca
Montréal



GSM Project

MUSÉES

MUSÉE CANADIEN DE L'HISTOIRE

Une nouvelle approche muséologique

La nouvelle salle dédiée à l'histoire canadienne a été, pour le Musée canadien d'histoire, l'occasion parfaite d'affirmer davantage sa nouvelle approche en muséologie. Entretien avec le directeur général de l'établissement, Jean-Marc Blais.

PIERRE VALLÉE
Collaboration spéciale

Dans le cadre des célébrations entourant le 150^e anniversaire de la Confédération canadienne, le Musée canadien de l'histoire a aménagé une toute nouvelle salle. Cette dernière, d'une superficie de 40 000 pieds carrés, accueillera l'exposition permanente sur l'histoire du Canada, de ses origines à nos jours. La nouvelle salle comprend trois galeries: la première est consacrée à l'origine du Canada jusqu'à la Nouvelle-France, la seconde à l'époque coloniale, de la Conquête britannique jusqu'en 1914, et enfin, la troisième est vouée au Canada moderne, de 1914 à aujourd'hui.

Le récit

On ne conçoit plus une exposition aujourd'hui de la même manière qu'autrefois. De nos jours, il est impératif que l'exposition propose aux visiteurs une trame narrative. C'est l'approche qu'a empruntée le Musée canadien de l'histoire pour l'élaboration de l'exposition sur l'histoire canadienne. «Non seulement a-t-on divisé la salle en trois galeries, explique Jean-Marc Blais, mais l'on propose à l'intérieur de ces galeries 18 histoires. De plus, ces histoires sont liées, en ce sens qu'une histoire est toujours en lien avec la précédente et la suivante.»

De plus, le Musée canadien de l'histoire a innové en

élaborant la trame narrative de l'exposition. «Une histoire ou un événement n'est jamais présenté que d'un seul point de vue, mais plutôt selon différentes perspectives parce que l'histoire ne se vit pas de la même manière pour tout le monde. Par exemple, lorsque l'exposition traite de l'arrivée des peuples autochtones, cette histoire est présentée selon une perspective archéologique, donc scientifique, mais elle est aussi présentée selon les mythologies des peuples autochtones qui leur servent à expliquer leurs origines.» D'ailleurs, la présence des Premières Nations dans cette exposition est en soi innovante. «Habituellement, l'on présente l'histoire des peuples autochtones dans une salle à part. Dans notre cas, les Premières Nations sont présentes tout au long de l'exposition, même dans la galerie consacrée au Canada moderne.»

L'approche sensorielle

Aujourd'hui, le visiteur d'une exposition muséale ne veut plus seulement déambuler le long d'un parcours, mais veut y participer. «Le visiteur veut que ça soit aussi une expérience. L'approche didactique ne suffit donc plus et il faut faire appel à une expérience plus sensorielle. Par exemple, lorsqu'on a choisi d'aborder le rôle des Filles du Roy en Nouvelle-France, on a retenu le nom d'une d'entre elles et l'on a établi son arbre généalogique que l'on présente

grâce à un véritable arbre, avec branches, que l'on a construit. Cet arbre présente les 600 descendants directs de cette femme. D'une part, c'est une façon très sensorielle de présenter cet événement historique et d'autre part, une façon élogieuse de démontrer l'importance du rôle qu'ont joué les Filles du Roy dans le développement de la Nouvelle-France, et par conséquent du Canada.»

Un espace de dialogue

L'exposition se veut aussi un espace de dialogue. «Les personnes qui viennent visiter ce genre d'exposition viennent rarement seules, et plutôt en famille, entre amis ou en petits groupes. Cela veut dire qu'ils vont se parler entre eux au cours de la visite. L'exposition non seulement le permet, mais aussi l'encourage, en cherchant à stimuler, par divers moyens, les discussions. Ainsi, la trame narrative comprend des moments plus denses, où le visiteur doit davantage se concentrer, mais aussi des moments plus aérés, plus propices à la discussion. De plus, les visiteurs aiment laisser une trace de leur passage et ils peuvent le faire en écrivant des commentaires à l'aide d'ordinateurs disposés ici et là. Ces commentaires seront lus et ceux qui nous semblent intéressants pourront par la suite être intégrés à l'exposition. Les visiteurs auront l'occasion de laisser des traces, et ces traces seront ensuite accessibles aux nouveaux visiteurs.»

L'artefact

Comme il s'agit d'une exposition dans un musée, l'artefact sera au cœur de celle-ci;

l'exposition en présente plus de 3000 si l'on tient compte des images et des cartes géographiques. «Les artefacts sont l'ossature de l'exposition et la trame narrative est construite autour d'eux. Mais pour que les artefacts jouent leur rôle pleinement, on ne peut plus les présenter de manière conventionnelle. Nous avons une sculpture inuite représentant un Européen. Cette sculpture date de 1350 donc elle est antérieure au moment où l'on croyait possibles les contacts entre Inuits et Européens. Mais la sculpture est toute petite, elle tient dans la paume d'une main. Pour la présenter, et en souligner toute l'importance, il a fallu inventer une mise en scène.»

Un lieu évolutif

C'est sans doute, selon Jean-Marc Blais, une première dans l'histoire muséale des expositions historiques. L'exposition sur l'histoire canadienne du Musée canadien de l'histoire se veut évolutive. «C'est évidemment une exposition permanente, mais on a voulu que le lieu soit évolutif. Les équipements sont donc conçus afin de pouvoir changer certains éléments et en intégrer de nouveaux. Par exemple, ça pourrait être un nouvel artefact que l'on acquiert et que l'on intègre ensuite à l'exposition. Mais l'exposition pourrait aussi être modifiée à la lumière de nouvelles découvertes archéologiques ou historiques. De plus, ce lieu évolutif, surtout dans la troisième galerie, nous permet de nous mettre à jour selon l'histoire canadienne qui se vit aujourd'hui. C'est aussi une manière de démontrer que l'histoire, ce n'est



MUSÉE CANADIEN DE L'HISTOIRE
Sculpture inuite d'un Européen (vers 1350), ne faisant que 5 cm de hauteur environ, est la représentation la plus ancienne d'un Européen (probablement un Scandinave) dans l'hémisphère occidentale.

pas que du passé, mais que l'histoire s'écrit aussi au présent.» L'exposition sera inaugurée le 1^{er} juillet 2017.

MAC

SUIITE DE LA PAGE I 4

leur permettre de connaître l'histoire de chacune.

Dans la pièce de gauche, on se retrouve devant une des œuvres phares de l'exposition: *Measuring Stick*, de l'Américaine Sarah Sze, placée en dialogue avec toutes les autres œuvres. «Cette œuvre est très riche, de belles discussions en émergent, fait valoir Marie-Eve Beaupré. On est ici dans une conception du temps réseautique.» On a l'impression de se retrouver devant la table de travail de l'artiste. Projections d'images sur des morceaux de photographies déchirées, éclats de verre dispersés, la bouteille d'eau, la pomme et le stylo de l'artiste, un bruit d'eau qui coule doucement, le décompte en temps réel calculant la distance qui sépare la terre et la sonde *Voyager 1* dont on a récemment perdu la trace....

«L'œuvre nous ramène à ce temps "post-it", comme j'aime l'appeler, dans lequel nous évoluons beaucoup aujourd'hui, explique la conservatrice. Un courriel est ouvert devant nous pendant qu'on essaie de résoudre une problématique, on cherche une recette sur une autre page, une note personnelle est inscrite dans un coin... Notre cerveau est de plus en plus appelé à travailler ainsi, avec tous ces temps superposés.»

Pour marquer l'évolution et les différences de la conception du temps, la conservatrice s'est amusée à faire co-

habiter dans la même pièce cette toute récente acquisition avec la plus vieille de l'exposition, une étude du mouvement du photographe Eadweard Muybridge datant de 1887. «Le travail des conservateurs, c'est de tricoter une histoire en mettant en dialogue différentes œuvres et de faire des ponts entre la collection déjà constituée et le travail de nos contemporains», illustre celle qui se dit privilégiée d'avoir une aussi grande collection avec laquelle s'amuser.

Finalement, au fond de la pièce, on se retrouve plongé dans la pénombre d'une salle de cinéma. Un grand pouf gris appelle presque à la sieste. Pendant 30 minutes, 10 vidéos défilent sur le grand écran. Des scènes filmées discrètement au Moyen-Orient par une jeune artiste de Calgary dans des lieux non identifiés où il est interdit de filmer ou de photographier. «Elle nous propose une sorte de journal d'observation où la beauté banale entre en contact avec des situations qui nous questionnent aussi sur les repères culturels qui construisent notre regard et l'interprétation que nous en faisons», explique M^{me} Beaupré. Dix vidéos au rythme lent, très statique, en décalage avec la vitesse à laquelle on s'est habitués à voir défilier l'information.

Car le temps est la plus longue distance entre deux endroits devait initialement être présenté jusqu'au 12 mars, mais sa popularité a donné envie au MAC de la prolonger tout le printemps, afin de jouer encore un peu avec le temps.

Après le temps, la politique

Derrière les portes closes de la salle voisine, on découvre une autre série d'accrochage du projet évolutif *Tableau (X) d'une exposition* en plein montage. Présentée dès le 16 mars, cette exposition propose d'abord une réflexion sur les champs politiques et économiques comme des formes d'abstraction, mais qui configurent le monde présent et futur. «Dans le contexte politique dans lequel on vit actuellement, on a besoin que ces grands vecteurs soit transposés dans le monde de l'art», croit la conservatrice Marie-Eve Beaupré. Des œuvres de différentes époques qui renvoient toutes à la dimension symbolique du politique et de ses grands rassemblements sont présentées. Leur pan théâtral y est souligné. Une œuvre majeure de Marcel Dzama, une scène de théâtre composée de visages, personnages, oiseau et fleurs en céramiques, sera l'un des pivots de l'exposition. Finalement, une sélection d'œuvres de toutes les époques proposera en fin de parcours une réflexion sur la représentation de soi ou l'autoportrait, alors que l'égoportrait est aujourd'hui une pratique des plus courantes.

DÉCOUVREZ LE PAVILLON POUR LA PAIX MICHAL ET RENATA HORNSTEIN



« Un phare culturel »
— Wallpaper

« Un nouveau joyau culturel pour Montréal »
— Téléjournal, Radio-Canada

« Un nouvel espace absolument sensationnel »
— Forbes, New York



L'Atelier international d'éducation et d'art-thérapie Michel de la Chenelière : le plus grand complexe éducatif dans un musée d'art en Amérique du Nord.